

Marie SAGAIE-DOUVE

LIGNES DE
FUITE

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-031-8

EAN : 9782355540318

ISSN collection Djinn : 1957-9772

Dépôt Légal : février 2008

Copyrights :

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Marie SAGAIE-DOUVE
LIGNES DE FUITE

djinns
collection

Marie SAGAIE-DOUVE

LIGNES DE FUITE

Le chasseur abstrait éditeur

Prologue

Quand j'arrive devant la table, devant la page –placée à juste distance–, mon regard se retourne. De mes deux mains, l'une écoute et l'autre inscrit.

Lentement je m'avance vers l'île de mon regard. Bientôt il me faut plonger dans le flot, qui masse mes muscles, et nager à pleines jambes vers l'île qui me regarde fendre le flot.

L'île que je regarde, je l'appelle, elle s'approche.

Le cacatoès racle l'air de sa voix rauque. Le léopard se tapit dans les fourrés.

Du temps de la colonie officiait le prêtre dans l'édifice, au fond de l'île. Depuis, la végétation a repris ses droits.

L'île est couverte de fruits. Les singes, aux arbres grimpent et ricanent. Ils s'amuse à me voir venir. Je les convoque et ils m'entraînent.

Sur la terre de l'île, petite promotion de cultures que j'administre.

À une extrémité, dans le grand phare, le faucon s'est établi. Il surveille les abords.

Dans l'île, j'ai des vivres, un grenier à provisions et de la mort aux rats.

J'ai dressé, sur l'île, une hutte dans un jardin planté de fleurs.

Point de coffres pour les trésors !

L'île s'enfonce.

Je vais vers la terre.

Esquisses

Effet de lumière

Où je suis, la lumière est si forte qu'elle éblouit. Et je vis, sans voir, dans l'illusion de tout embrasser. La clarté dont je jouis décompose les objets. Ce qui est communément visible, la trop grande clarté le noie.

On se trompe en pensant que, dans l'obscurité, cette situation serait inversée. L'obscurité écrase et couvre tout comme un seul cadavre.

Or, il n'est pas d'état intermédiaire, entre *chien et loup*. S'il se présentait, ce serait à la faveur d'un vif accroc dans la lumière ou dans l'obscur, ou du choc de l'une contre l'autre. Un instant, ce qui m'entoure apparaîtrait.

Le caveau

Tout pèse dans ce caveau. Je ne me plains pas. Il me reste sur quoi m'allonger, sous quoi m'abriter. Comme chez moi, ce caveau où je suis établi. J'en ferai une demeure, s'il le faut. Rester en vie. Tant que ça respire, il sera là, ne fera pas faux bond.

Le caveau donc, je l'occupe. Parfois, crainte qu'on m'en déloge. Crainte irraisonnée quand on voit l'endroit, le désert que c'est – cette absence de chemins.

Comment en suis-je arrivé là ? L'ai-je su ? Ou bien, j'étais là, tout était en l'état.

Je ne m'écarte pas du caveau. Ainsi fais-je corps avec. J'ai essayé de disparaître mais le caveau me retenait, sa pierre me langeait. On tient bon, lui et moi. On a fini par s'entendre. Comme il tient à me garder !

Combien d'années jusqu'à ce jour ? Pas

d'odeur, puisque la pierre absorbe jusqu'aux souillures que je dépose. Pas d'air. Un lourd couvercle le referme. Et sans m'en donner l'air, j'étouffe...

Je me dis que l'heure approche... Méprise ! l'heure est celle de toujours quand, soulagé, je pense que ça va se taire. De toutes parts. Silence, nuit.

Pour une fin

Je vois, sur une table de bois, les restes d'un vieux repas. La faim qui me tord voudrait que je m'approche. Mais la table est dans la salle, je n'y ai pas accès. D'où je me tiens, je peux voir, et demeurer. Si j'essaie un pas en avant, je me heurte à un espace dur, sans air. Ce qui m'a fait croire que l'espace était traversable, c'est sa transparence. Or, à m'y heurter, j'ai compris que ce que j'appelais de l'air n'avait rien de commun avec l'air que l'on entend – lequel permet d'évoluer pour atteindre l'objet. Là où je demeure, l'air est compact à la manière de la pierre. L'air donc qui m'enserme m'est un tombeau. Cependant j'aperçois plusieurs objections dont la première tient à ma position verticale ; la seconde, à ce que je vois avec précision, sur une table de bois, les restes d'un vieux repas. Je les vois et les convoite, car la faim que je ressens me tord l'estomac de douleur. Je voudrais bouger. Or, si j'esquisse

un mouvement destiné à me rapprocher de la table, qui paraît avoir été dressée pour moi (puisque, si personne ne se trouve derrière moi, je suis seul dans cet endroit qui ne m'est ni familier ni étranger – c'est un endroit neutre, un peu solennel), à peine ai-je voulu esquisser ce mouvement, en prenant une respiration ample, que les limites de mon corps ont touché aux limites de l'espace où je suis inscrit ; je me suis heurté aux parois qui garantissent mon immobilité. Quoique j'ignore dans quel dessein j'occupe cette position et pour quelle raison la nourriture dont je suis privé demeure en permanence sous ma vue – car je ne peux baisser les paupières, soit qu'elles aient disparu, soit que l'air ne leur permette plus d'aller et venir à la surface –, je ne désespère pas de voir venir la fin. Une fin brutale est improbable. Je pense à une fin prolongée lentement et j'ai bon espoir. En attendant, il m'incombe de jeûner face aux restes inabordables d'un vieux repas, avec l'impression que tout est en place pour le spectacle où je figure et regarde (acteurs et spectateurs ayant disparu).

Image du lieu

La chambre est condamnée.

Tu fais le guet sur le seuil.

Le saurais-tu si la chambre était vide ?

Devant la chambre, tu es.

Le visiteur trompé que tu laisses confondre seuil et chambre.

Ni dehors ni dedans.

Ni en avant ni en arrière.

Sur le seuil. Sans territoire, tu tournes.

Retournes à la ligne qui démarque.

L'inexistante limite.

L'inconnu

Rester posté devant une porte fermée rime à quoi ? Appeler, crier, tambouriner, sachant que personne n'entendra... Mieux vaut imaginer une porte dérobée et faire le tour du bâtiment. Le perdre de vue, à cause de la broussaille qui se bouscule. Plus question de porte... s'orienter ! Une machette serait secourable pour tailler dans la broussaille.

Ici le terrain devient friable. Les pieds, vite captifs. User de mains et de bras. Puis s'immobiliser contre le premier tronc venu. Attendre que ça se mette à battre, pour commencer.

Quelqu'un en face ? Et la hache, comment la tenir ? maintenant que bras et mains enlacent le tronc à la rugueuse écorce ; que la narine s'enfle de l'odeur du bois gorgé de sève.

Derrière l'arbre, quelqu'un peut-être

observe. Avec sa hache pour couper bras et jambes, entamer le corps. Qu'il fasse, qu'il fasse donc ! On y verra plus clair, boyaux à l'air prenant le frais. Enfin, l'autre est en ligne ! Fin d'un long silence...

Puis continuer à m'enfoncer dans la broussaille. Hache ou faux, qu'importe. Mains sans bras s'il le faut.

Contact, on reprend.

Plan d'ensemble sur la maisonnette. Plan moyen, une porte. Zoom sur le verrou. Une main s'y pose. Elle se retire. Plan moyen, personnage de dos dans abondance végétale. *Travelling*, le personnage se met en marche, se déplace vers la gauche. Il contourne la maisonnette. Ce faisant, s'engage dans la broussaille. Plan fixe, puis effet de zoom. On se rapproche, on distingue, on reconnaît. Image précise. Se brouille, se perd.

Blanc.

Murmure

Ici, fosse étroite, nauséabonde. Pâle rayon tombant à pic dans le trou. Mon corps – ce qu’il en reste – allongé comme pour son ultime sommeil. Sur le dos donc. Ou recroquevillé, en boule, pieds au sol, genoux au menton, tête ballante, yeux hagards, mains et bras enlaçant les mollets.

Alterne allongé, en boule, en boule, allongé... parfois rampe, difficilement, à cause des blessures qui entament la peau, à force de ramper toujours du même côté, presque aux mêmes heures ou peu s’en faut, vers une écuelle à moitié pleine d’un brouet, si l’on peut appeler brouet cette eau où nagent, les jours d’abondance, quelques croûtes, quelques épluchures.

Dans les intervalles entre deux progressions vers le maigre brouet, ne

progresses pas, reste immobile –vu de loin. Digère... mâchant de maigres pensées dont il garde le secret. Remâche jusqu'à la moelle ces vestiges d'avant la débâcle, quand la prairie verdissait au dehors, semblait s'étendre. Quand chantaient les oiseaux. S'ils chantent encore, il ne les entend plus. Louie fonctionne si mal. Quand la table en permanence était servie. Il pouvait se servir. Toutes ces victuailles... à avaler. Quand...

Quand donc y eut-il autre chose que ce trou, cette écuelle, cette espèce de brouet à lui destiné ?

Cheveux dressés en manière d'auréole, tu glisses sur les dalles du long couloir, chandelle à la main, psalmodiant une forme de requiem dont se perd le sens.

Travaux

Ce terrain avec maisonnette sise en son centre ou peu s'en faut – si négligé depuis tant d'années – mérite le terme de *friche* ou *débris*.

Pour la première fois, tu entends parler de ce terrain, de cette maison ?

S'attaquer aux abords où abondent broussailles et épineux qui ne manquent de croître sur une terre à l'abandon. Débarrasser le terrain de ce foisonnement. L'opération durera un moment, à en juger par la densité de végétation. Et viendra le tour de la maisonnette.

S'en tenir à un replâtrage !

Mais cette opération, si longtemps pratiquée, l'a mise dans l'état où tu la vois.

Réparer fondations, murs et toiture ?

Revoir la distribution des espaces, l'orientation des issues.

[...]

Table

Prologue	7
Esquisses	9
Effet de lumière	11
Le caveau	12
Pour une fin	14
Image du lieu	16
L'inconnu	17
Murmure	19
Travaux	21
Trouble	22
Au bord de l'eau	24
La demeure	27
Dévotion	31
Exercice	33
Exercice 2	40
Exercice 3	43
Exercice 4	58
Exercice 5	65

Scènes	73
Études	119
Cirque	121
Projection	127
La bicyclette	135
Construction	139
Cris	143
Coupures	145
Déchirures	148
Chez Jeanne	151
Reconstruction	156
Mourir ai failli	159



Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 20 février 2008

ISBN: 978-2-35554-031-8

EAN: 9782355540318

ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772

Dépôt Légal: février 2008



Quand j'arrive devant la table, devant la page – placée à juste distance –, mon regard se retourne. De mes deux mains, l'une écoute et l'autre inscrit.

Lentement je m'avance vers l'île de mon regard. Bientôt il me faut plonger dans le flot, qui masse mes muscles, et nager à pleines jambes vers l'île qui me regarde fendre le flot.

L'île que je regarde, je l'appelle, elle s'approche.

Le cacatoès racle l'air de sa voix rauque. Le léopard se tapit dans les fourrés.

Du temps de la colonie officiait le prêtre dans l'édifice, au fond de l'île. Depuis, la végétation a repris ses droits.

L'île est couverte de fruits. Les singes, aux arbres grimpent et ricanent. Ils s'amuse à me voir venir. Je les convoque et ils m'entraînent.

Marie Sagaie-Douve



9 782355 540318

www.lechasseurabstrait.com

Prix : 16 €